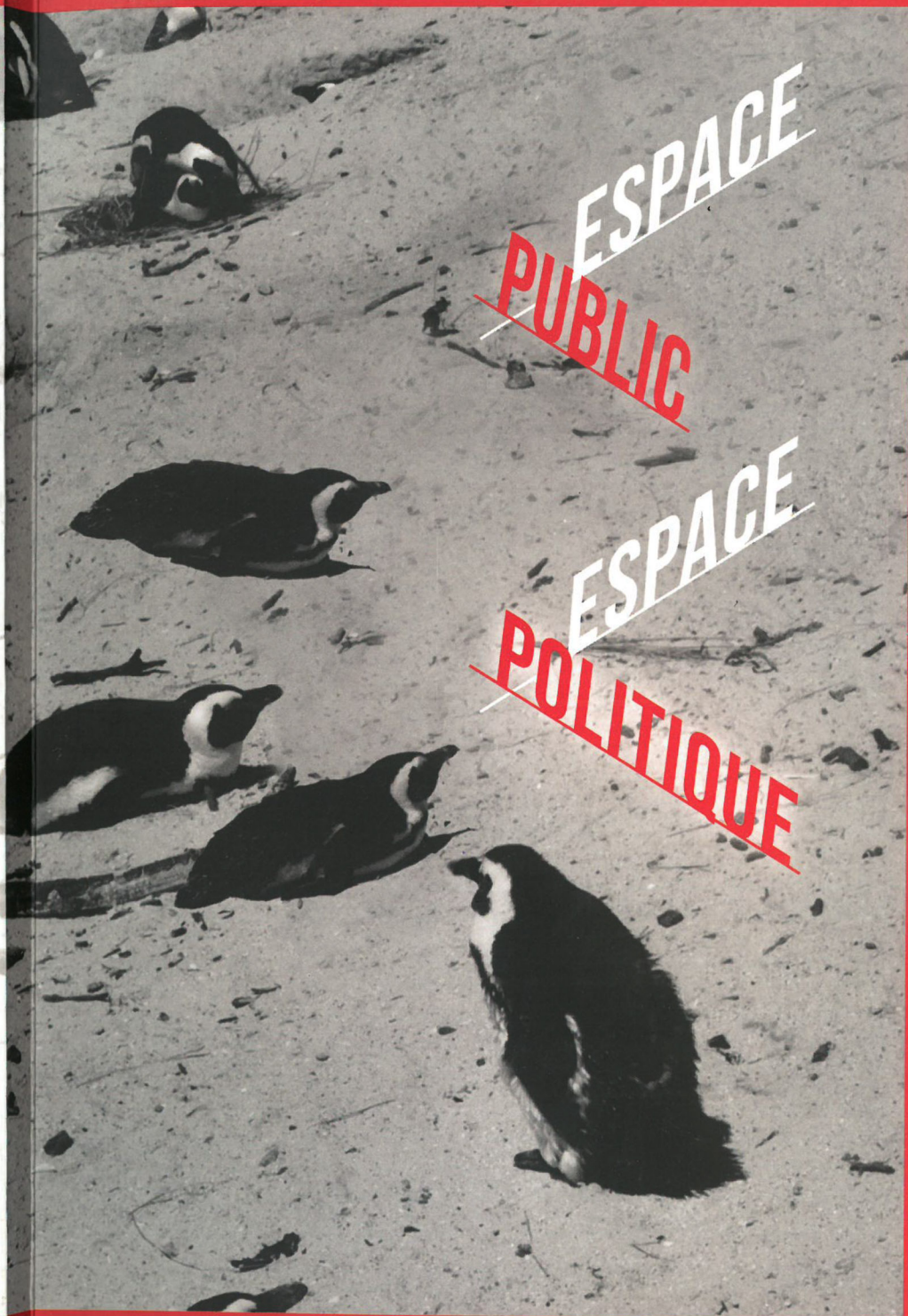


ESPACE
~~PUBLIC~~
ESPACE
~~POLITIQUE~~



S'APPROPRIER L'ESPACE PUBLIC AVEC LES HABITANTS

Quelles sont vos revendications ?

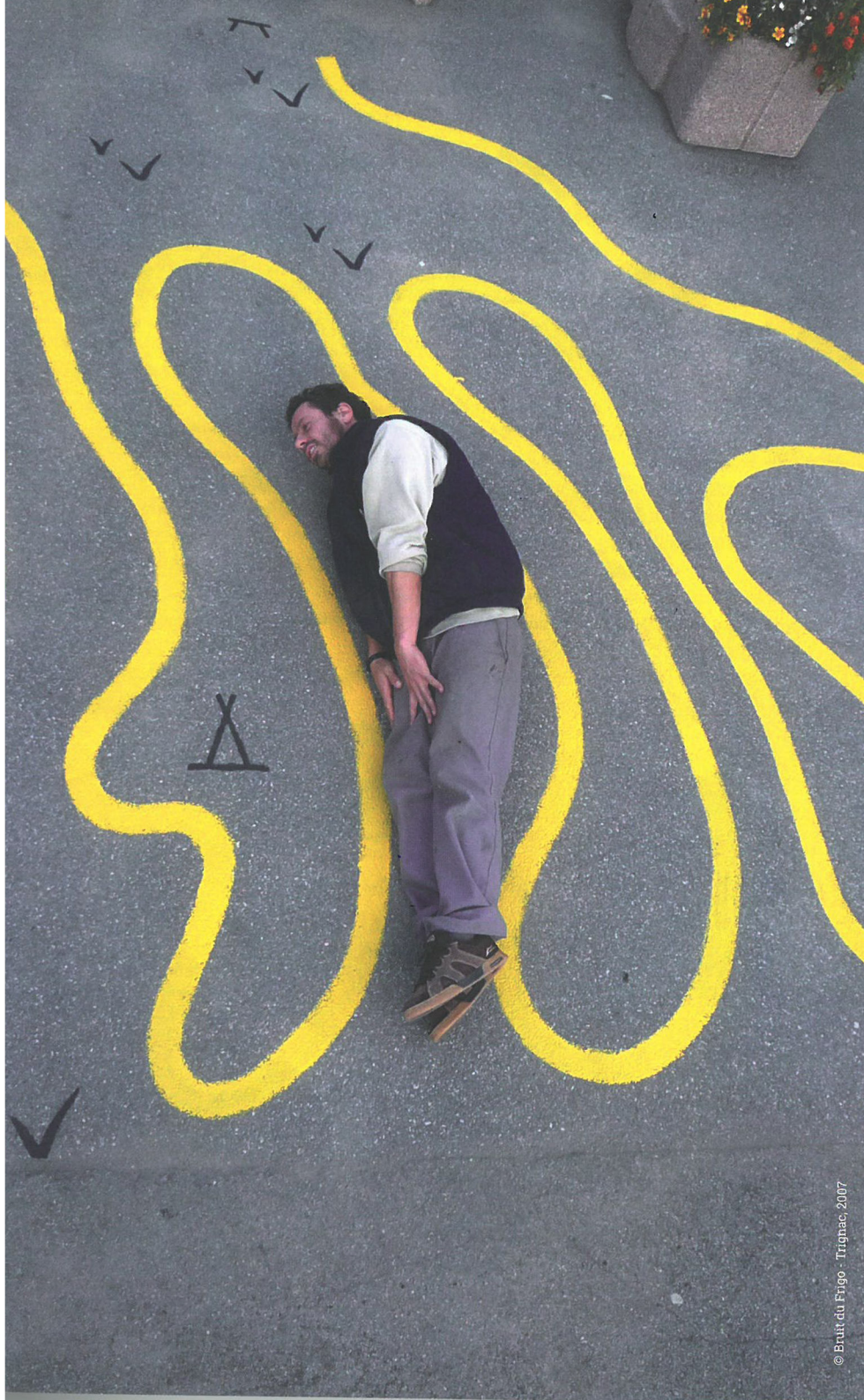
« Revendication, je ne suis pas vraiment sûr que le terme soit très adapté. On a plutôt un certain nombre de convictions sur lesquelles on a fondé notre histoire et nos projets. Parmi elles, il y en a trois principales : celle de travailler beaucoup plus avec la société civile et les habitants sur des projets urbains et architecturaux, celle de décloisonner les disciplines c'est-à-dire de faire appel dans les processus de fabrication de la ville à d'autres compétences que simplement celles des concepteurs (architectes, urbanistes,...etc.) et enfin celle de rompre avec la culture du spécialiste dans les projets c'est-à-dire d'accorder une place et une valeur à tout un chacun même s'il n'est pas formé. Ces trois points font partie des intuitions qu'on avait lorsque étudiants, nous avons fondé bruit du frigo.

Dès le début de notre exercice, nous avons émis la volonté de sortir de l'agence pour aller travailler dehors, au contact de la rue, des nécessités des gens, dans l'espace de la ville réelle. Cette volonté s'est traduite concrètement par des pratiques d'occupation et d'investissement éphémères de l'espace public, fabriquant avec nos propres mains, au contact de la matière, invitant amis et voisins à venir construire avec nous. »

Pensez-vous que vos actions ont un impact sur la manière dont on perçoit et dont on considère la ville ? Quels sont-ils ?

« On cherche, à travers nos interventions dans la ville, à faire évoluer sa perception par les habitants. On peut viser simultanément plusieurs objectifs, comme celui de donner à des habitants un esprit et une capacité d'initiative, à travers par exemple la création d'une association pour continuer la dynamique, avec leurs moyens bien évidemment. On sait que parfois, suite à notre passage, les gens ont continué à vivre les lieux, comme par exemple pour « *Le Jardin de ta sœur* » à Bordeaux. C'était une action éphémère de reconquête d'un espace à visée officiellement festive, qui avait aussi pour but de déclencher une action militante de reconquête du terrain, d'un espace vert pour le quartier. On voit que ça a fonctionné : aujourd'hui, un collectif s'est formé pour maintenir le jardin.

Cela n'est pas forcément visé par les collectivités. Lorsqu'elles souhaitent impliquer les habitants dans des processus participatifs, l'idée « d'outiller » les gens, de les aider à mieux comprendre les enjeux pour éventuellement qu'ils s'organisent pour défendre leurs propres idées, leurs propres projets, n'est pas un objectif forcément mis en avant, car potentiellement cela pourrait créer un contre pouvoir. Même si ces initiatives naissent dans un esprit bien souvent constructif et pas forcément d'opposition, c'est assez compliqué pour un élu



d'assumer de déléguer une part de son pouvoir et de donner à la population la capacité de proposer de choses et de porter des projets par eux-mêmes. »

Si avec un sentiment, tu devais décrire la manière dont vous êtes accueillis dans les lieux par les habitants?

« Au départ, ce n'est jamais simple, il y a toujours un peu de méfiance, surtout que depuis une dizaine d'années maintenant, beaucoup d'expériences de concertation se sont développées, notamment dans les quartiers de renouvellement urbain (territoires privilégiés des commandes des collectivités). On sait qu'il y a bien souvent eu des démarches qui n'ont pas forcément abouti, donc les gens, comme en politique de manière générale, ressentent une sorte de lassitude et n'y croient plus vraiment. Ce n'est jamais simple, il y a toujours un peu de méfiance au départ. C'est pour cela que la question de comment on arrive sur un territoire, quelle relation on met en place avec les gens, est très importante pour regagner cette confiance, redonner l'envie de s'impliquer dans l'action collective.

Généralement, on propose des formes qui permettent aux gens de dépasser rapidement les frustrations qu'ils ont pu vivre et de se réengager dans une dynamique à nos côtés. Nous ne sommes cependant pas à l'abri de générer nous-mêmes de la frustration, ce qui arrive fréquemment suite à une aventure humaine intense. Mais la frustration vient surtout de l'absence de résultats concrets dans ce type de démarche. Nous, nous faisons le travail pour lequel on est commandités. On essaie de bien le faire, sauf que derrière, l'agenda politique peut évoluer, et le projet peut devenir non prioritaire, voire être abandonné, ce qui fait qu'il n'y a pas forcément de traduction dans les faits de ce pour quoi on nous a missionnés. Dans ce cas, une nouvelle frustration naît. Ce genre de situation est très difficile à assumer pour nous, car bien souvent on a pris du temps pour recréer l'envie de travailler ensemble, sortir des idées et des projets. Ces décisions politiques posent toutes les limites de ce type de démarche : on peut mettre toute notre bonne volonté, être inventifs dans les processus pour mobiliser les gens, si derrière le représentant politique n'est plus motivé, il ne reste plus que l'action militante et la mobilisation collective pour dire *« C'est pas possible, on ne peut pas avoir fait tout ce travail pour n'aboutir à rien ! Nous demandons aux politiques de rendre des comptes »*.

Les conditions pour que les gens s'engagent dans une approche, une réflexion collective, ça se fabrique. Un contexte favorable ne se décrète pas. Il faut redoubler d'inventivité pour créer des espaces où les gens se disent : *« Là c'est un peu différent. J'ai bien envie d'essayer »*. On n'est jamais dans un rapport frontal, on décale le point de vue en intégrant des moments ludiques ou festifs. On met les gens dans des postures différentes de leur usage habituel de l'espace public, de leur quartier. Cette démarche, légèrement transgressive, fonde une relation simple avec les gens. Pour beaucoup, prendre la parole en public est très compliqué. Il faut donc trouver un moyen de le rendre naturel et spontané. Comme dans une pièce de théâtre, on fabrique un décor, une situation propice qui donne envie, qui stimule. Dépasser l'impensable. Dépasser l'impossible.

Aller vers des territoires, des idées, des choses auxquelles on ne pense même pas. Quand les baignoires sur les bords de Garonne ont été installées, ce n'était pas qu'une idée fun et farfelue. Elles parlaient de la possibilité et du potentiel de l'espace public. Et ça a marché, puisque les gens étaient au rendez-vous. Modifier le regard sur la ville par nos dispositifs, en se mettant là où sont les gens, là où ils passent, pour intensifier l'espace public de manière provisoire. L'idée d'interroger les possibilités d'évolution de l'espace public et de définir ses marges d'appropriation est cruciale. »

Le côté provisoire « léger » de vos interventions est-il important ?

« Ce n'est pas une fin en soi pour nous, c'est plus un outil. Ce qui est important c'est de créer une histoire, un processus qui a un moment donné une émergence visible, qui fédère et crée de l'émulation. Installer des formes qui intriguent dans l'espace public en fait partie, même si cela n'est qu'un début.

Pour nous, l'éphémère a un certain nombre de vertus. Le rapport investissement / impact est imbattable. Il fédère autour d'un élément qui vient d'être posé et rompt avec le quotidien. Il intrigue ! Cela commence avec le chantier. Les gens viennent voir. Ils sont curieux. Ils posent des questions « *Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il va se passer ? Vous faites quoi ?...* ». L'installation éphémère permet de mobiliser.



Ensuite, elle permet de tester concrètement des installations dans l'espace public, préfigurant ses évolutions possibles. Elle donne également la possibilité aux gens et à nous-mêmes de se reconnecter à la « chose » matérialisée, de pouvoir la manipuler et de fabriquer avec ses propres mains. On perçoit chez les habitants cette envie de manipuler, de fabriquer soi-même, comme le montrent le succès du jardinage, l'explosion des magasins de bricolage. On le voit aussi, à plus petite échelle, dans les actions qu'on propose : une sorte de fascination pour l'assemblage de pièces de bois, notamment chez les enfants. Ils n'ont pas d'inhibitions, ils sont dans un rapport direct à tout ça, ils n'ont qu'une envie c'est de tester. Les enfants font des cabanes de manière naturelle, même si dans les villes tout est normé, qu'ils n'ont plus d'espaces libres pour faire ça, on peut observer que pas une seule friche n'est vierge de cabane.

L'éphémère, c'est aussi une sorte d'alternative à l'impasse de l'urbanisme planificateur actuel. On voit bien qu'on est dans une absurdité totale. Dans tous ces quartiers neufs qui ont émergé ex nihilo dans les villes en l'espace de quelques années, accueillant 6 000, 10 000, voire 15 000 habitants, il y a déjà des problèmes relationnels, des problèmes sociaux. Ce sont des opérations qui ont surtout été pensées d'un point de vue économique, donc plutôt sur l'aspect logements, plus qu'en termes d'espaces publics. Je suis très sceptique sur leur évolution dans 10 ans, car à un moment donné il va bien falloir aller s'occuper de ces territoires qui vont commencer à souffrir. Il n'y a pas de projet de société dans ces territoires, un peu à l'image de nos territoires périurbains actuels, laissés face à eux-mêmes, des territoires fragmentés mal connus de ses habitants. C'est pour cela que nous avons mis en place les projets de randonnées péri-urbaines et de refuges. On ne va jamais chercher à se ressourcer dans le périurbain, soit on va dans l'hyper-centre patrimonial soit on fuit la ville, vers le bord de mer par exemple. Pour moi l'aventure contemporaine, elle est dans ces territoires là, qui ont un très grand potentiel. Pour penser un urbanisme plus souple, plus évolutif, plus organique dans sa manière de faire. »

Pourquoi l'espace public n'est pas un lieu d'appropriation spontanée ?

« Aujourd'hui, c'est difficile de reconquérir quelque chose qui nous a été autant confisqué. On voit bien que l'espace public est extrêmement régulé et codifié. La moindre initiative non programmée, spontanée, est illégale et éradiquée rapidement, à l'image des espaces hyper cadrés des centres ville. Il y a des territoires qui ont plus de souplesse, notamment le périurbain : il n'y a pas d'enjeux de représentation politique donc on peut laisser les gens prendre des initiatives de manière beaucoup plus forte. Il y a des gens qui voyaient notre passage comme une intrusion, une inquiétude, car ces territoires ressemblent à des culs-de-sac, la personne qui passe est un étranger. Chaque territoire a son caractère.

C'est beaucoup plus facile pour nous de travailler dans un contexte d'habitat collectif que d'habitat individuel. Dans l'habitat individuel, le voisin est déjà

une menace. Dans le collectif, c'est une ressource, il y a beaucoup d'entraide et de relations de voisinage. Les bailleurs ne l'ont pas forcément compris : en cloisonnant, en mettant les gens dans du résidentiel, dans des espaces plus petits, ils ont rompu tous les liens sociaux. »

Un dernier mot ?

« Il ne faut pas se sentir déposséder des choses. On peut très bien, même de manière très simple, investir le territoire commun. Et le transformer, le façonner avec très peu de moyens. La ville nous appartient ! »

Interview de **Yvan Detraz** réalisée par BAOBAB Dealer d'Espaces

